

My Sweet pepper land de Hiner Saleem (2013)

Analyse de Stratis Vouyoucas

(réalisateur, scénariste, monteur et intervenant en éducation à l'image)

Hiner Saleem, l'un des rares représentants du cinéma kurde, est originaire du Kurdistan irakien mais vit et travaille en France. Le Kurdistan est jusqu'à présent la plus grande nation au monde sans Etat puisqu'il est écartelé entre quatre pays : la Turquie, la Syrie, l'Irak et l'Iran.

Le film se déroule au moment de la défaite et de la destitution de Saddam Hussein lors de la deuxième guerre en Irak en 2003. Pour la première fois, les Kurdes, opprimés par le régime de Hussein, vont accéder à un statut d'autonomie après des années de guerre. Un policier intègre, Baran, fuyant à la fois la corruption, qui semble s'installer avec l'autonomie, et sa mère, qui veut le marier à toute force, part s'installer dans un village frontalier totalement reculé et situé aux frontières de trois états, donc au cœur de tous les trafics.

D'emblée, le film se donne à voir comme un western oriental, un « *eastern* », tant il reprend l'iconographie (grands espaces, chevaux, chapeaux et armes à feu) et les thématiques du genre. Cela pourrait sembler plaqué si la situation même du Kurdistan ne répondait pas à celle évoquée par l'univers du western : celui de la naissance d'une nation, de son expansion sur des terres sauvages et sans loi, sur l'imposition de l'ordre, de la loi, de la démocratie dont les piliers sont la justice et l'éducation. Le western est le récit mythologique de cette construction et c'est autour de ces mythes qu'a pu s'unifier la jeune nation américaine.

Dès la première scène, traitée sur le mode tragi-comique, l'iconographie propre au genre se déploie de manière parodique : gros plans sur les yeux rappelant les duels de Sergio Leone, pendaison, personnages archétypaux reconnaissables en un plan, etc. Comme Leone, Hiner Saleem amplifie et parodie les codes du western : on doit rendre la justice, mais c'est une justice dévoyée, d'emblée corrompue puisque l'exécution a lieu dans une école et que c'est l'urne électorale qui va servir de marchepied au pendu. Les symboles de la démocratie et de l'égalité (élections et école publique) sont détournés et n'ont que, pour fonction, de couvrir une exécution.

De même, le départ vers le village de Qamarian est traité « à l'américaine » : Baran conduit un 4/4, les espaces s'agrandissent à mesure qu'il s'éloigne des centres urbains, le ciel commence à prendre toute la place (en souvenir du « *big sky* » du Montana) alors que les symboles de la civilisation s'amenuisent (il faut laisser la voiture car le pont est détruit, on ne peut atteindre le village qu'à cheval en passant le pont de corde, image tangible du passage vers un territoire sauvage, où ne s'appliquent pas (ou pas encore) les lois de la jeune nation kurde. De fait, dès son arrivée, Baran et Govend (l'institutrice qui arrive en même temps que lui) sont confrontés à un seigneur de guerre, garant des lois tribales ancestrales, fier de son pouvoir et de ses prérogatives. Le combat d'un homme

seul face au pouvoir et l'impunité d'un baron du bétail est aussi un motif récurrent du western. La figure du shérif, qui n'a de son côté que son étoile et sa conviction de représenter la loi dans une société corruptible, se retrouve par exemple dans *Rio Bravo* de Howard Hawks où Chance (John Wayne) tient tête à Burdette (le baron local) contre toute raison avec la seule aide d'un vieillard estropié et d'un alcoolique.

On retrouve également une équivalence des indiens avec ces combattantes kurdes de Turquie qui savent se fondre avec leur milieu naturel et attaquer furtivement avant de disparaître comme elles étaient apparues. Elles représentent aussi une menace pour Aziz Agha, le seigneur local, car elles échappent à son contrôle et le dérangent dans ses trafics et dans sa bonne entente avec les autorités turques.

Govend et Baran doivent s'allier pour combattre ce pouvoir archaïque, qui était peut-être la garantie d'un certain ordre du temps où l'Etat n'existait pas, mais qui doit désormais s'effacer pour laisser la place à la loi et à la justice légale et libérale incarnée par les noces du policier et de l'institutrice. Un schéma que l'on peut retrouver dans *L'homme qui tua Liberty Valance* (1962) ou *La poursuite infernale* (1949) de John Ford. Dans ce dernier film en particulier, Wyatt Earp, transmuant son désir de vengeance en besoin de justice, rétablit l'ordre dans la ville de Tombstone en éliminant les Clanton (d'ailleurs le vieux Clanton, comme Aziz Agha, d'un dernier geste fourbe, sort son revolver, alors qu'on lui laissait la vie sauve, mais est pris de vitesse par son adversaire qui l'abat en retour) et fait ses adieux (provisoirement) à Clementine, jeune femme éduquée venue de l'Est, décidée à s'installer sur place pour devenir institutrice.